

MARCEL ARLAND

de l'Académie française

**PROCHE
DU SILENCE**

nrf

GALLIMARD

LETTRE PREMIÈRE

SUR QUELQUES RAISONS D'ÉCRIRE

pour un jeune pin du plateau de Cabris

Une année de silence. Deuils, travaux, fatigue, temps perdu; vienne demain et le lendemain passe, mais non ce malaise au cœur, comme si la vie et la mort se confondaient au jour le jour, et que je ne pusse me délivrer. Ce fut long.

Retrouvant hier ce plateau de Cabris que j'ai tant de fois parcouru et qui m'a beaucoup donné, j'en attendais peu, après les incendies du dernier automne. J'ai vu : c'est un désastre. Oliviers, pins, buissons, vives couleurs ou nuances, presque tout est détruit. Entre les troncs calcinés, ce n'est plus qu'un désert de rocs. Rocaille aussi dans sa blancheur, ce sentier qui monte, descend, et d'où je découvre soudain, jusqu'au demi-cercle des Alpes, l'immensité du plateau.

Sous une lumière immobile, c'est un monde frappé d'enchantement que je retrouve : il est pur. Il est

lointain, isolé, parfait; mais, à qui s'abandonne des yeux et du cœur, il semble épouser les lignes de nos destins. De très haut, sans doute, et très générales, ces lignes — telles, je pense, que nous les apercevons à notre mort, ou au-delà. Cependant, je me suis rejoint dans ce monde. Après tout, ce qui me reste d'une vie, de ses ardeurs, efforts, rencontres, amours..., peut aisément trouver place dans la moindre ondulation de ces lieux presque nus. C'est un accord inespéré. Et voici le miracle :

Dans le désert, entre les rocs, un jeune pin, le plus jeune, échappé de l'incendie. A peine un arbre : un enfant-pin; quelques rameaux, mais de la plus tendre verdure; fragile, mais préservé, heureux du jour et de la lumière, seul vivant parmi les morts — et je l'ai frôlé du doigt : c'était douceur. Qui de nous a murmuré : « Confiance »? Je sais qu'il en avait pour deux. J'en ai pris ma part, et voyez : continuant ma route, je devine au loin d'autres verdures. C'est tout un peuple, ou sa promesse, qui s'annonce. Plantes, hommes ou choses, longue vie à tous!

Mais le soir, dans la salle à manger de la Messuguière, je ne retrouve que trois ou quatre personnes, là où j'en ai connu jusqu'à vingt. Où sont les absents? Je me suis informé : mon Dieu, l'un était mort (c'est une raison), quelques-uns en voyage, d'autres à leur métier, les jeunes à leurs études, les vieux à leur crainte. Morne repas. Peu d'échanges : « Il a fait beau. — Très beau. — Un peu froid? — C'est la saison. »

Mes voisins ont regagné leurs chambres. Comme je ne songeais pas à dormir, je suis entré dans la bibliothèque. Au fond, dans un coin, c'est le fauteuil où j'avais coutume de m'asseoir, lisant, rêvant plutôt, répondant à une question par un sourire, griffonnant deux mots à la dérobée, ou somnolant d'aventure. Et l'on se quittait sur de grands adieux.

Vide et silence. J'ai fait quelques pas dans la

salle. Ce livre sur un rayon, c'est un album de peinture. Quel peintre? Atlan. Pauvre Jean, je ne l'ai pas oublié, ni son ardeur, son esprit, sa gentillesse, ses blagues, ni, le pinceau en main, son obstination et sa foi. Je l'avais rencontré à la fin de la guerre et précisément, sur cette photo, nous voici tous deux dans son atelier, le jour de la Libération. Près de nous sa femme, la mienne aussi, et des compagnons de fortune. Nous sommes-nous quittés avant le matin?... Que de rencontres depuis lors et de propos échangés! Je me souviens d'un séjour de vacances où nous formions à huit ou neuf un phalanstère. Comme les Atlan devaient partir, nous les avons accompagnés jusqu'à la gare. Une petite gare, un train miteux, mais Jean, vitre baissée, qui commence un discours : « Mesdames, messieurs, fils et petit-fils de républicains, républicain moi-même, avant que s'ébranle ce convoi... » — tandis que deux employés, dans la stupeur, cherchaient à mettre un nom sur le personnage. C'étaient pour lui des temps de pauvreté et de lutte. Mais je voyais ses dons s'affermir. Vinrent la renommée et l'aisance. Vint un cancer. Le mort était bien jeune.

Beaucoup plus vieux et de caractère tout différent, cet autre ami, dont je vois au mur, dans la pénombre, le portrait : Schlumberger. Je l'ai connu dès 1920 ou 22; j'ai goûté son accueil, où la confiance se

mêlait à la discrétion; ainsi, et de plus en plus, jusqu'à sa mort. Dans ses dernières années, j'allais chaque mois lui dire bonjour. Tardais-je un peu, c'était un coup de téléphone : « Eh bien! Que faites-vous? Je vous attends. » La dernière fois que je l'ai vu, il se tenait frileusement assis dans son fauteuil, un plaid sur les genoux et, comme je m'informais de sa santé : « Oh! m'a-t-il répondu, tout est en ordre. Je peux partir. — Partir? — Croyez-vous que la mort me fasse peur? Je n'ai pas plus de regrets que d'appréhension. J'ai longuement vécu et, voyez-vous, quand je m'interroge sur ma vie, je sens qu'elle m'a beaucoup donné et que, tout compte fait, je fus heureux. Je le suis encore. » Ces mots, ce calme, ce rayonnement du sourire : qu'ils me semblaient étranges! « Heureux! » J'ai murmuré : « Mais vous avez eu vos deuils, Jean, votre femme... — Ma femme, oui. Morte si jeune. Je sais, je n'oublie rien. Je lui écris chaque année, pour l'anniversaire de sa mort. Nous sommes ensemble, chacun à sa façon. Que voulez-vous? C'est ainsi... Et maintenant, parlez-moi de la Revue. » (Je parlerai encore de la Revue et de vous, Jean, et de cette lettre que vous m'avez envoyée quelques jours avant votre fin, vos derniers mots, les plus heureux, où vous bénissiez obstinément encore la vie. — Grande leçon, mais dont j'ai fait peu d'usage.)

... Que d'amis et de parents disparus! Il en est que je crains d'évoquer, comme si je me refusais à leur disparition, ou qu'un mot d'eux, soudain, dût m'éclairer sur nos rapports nouveaux.

Ainsi de mon frère, que j'ai perdu voilà cinq ans. Ainsi de ma mère, l'an dernier — et sans doute je savais qu'à son âge elle était toute proche de la tombe, je l'admettais, je l'ai même souhaité à la vue de ses souffrances; mais, morte, j'en demeure déconcerté. Je songe qu'il n'est plus aucun des miens qui me précède. Je marche seul devant un cortège d'ombres que je traîne ou qui me pousse. C'est une marche peu sûre et dont je ne sais qu'attendre. Je ferme parfois les yeux sans y trouver un repos. Je tends des mains démunies vers une grâce incertaine. Je ne peux me résigner. Je guette une rencontre, un signe, une source où reprendre enfin quelque force... Mais ce soir, parmi ces ombres, c'est un silence assez lourd.

Le matin venu, je suis allé au village. C'est, sans se presser, l'affaire d'un quart d'heure : un chemin à mi-pente, d'abord étroit et sinueux, mais qui s'ouvre devant la maison du notaire (« la Tabellione ») pour déboucher sur la petite place de Cabris. Il me semble que rien n'a changé, sinon quelques devantures fraîchement repeintes; voici l'auberge de la Chèvre d'Or, la fontaine, le kiosque où l'on attend l'autocar, et les ruelles tortueuses qui montent jusqu'à l'église. Là, tout en haut, un terre-plein s'avance en plate-forme; en dessous, le cimetière; au loin, le moutonnement des monts et des vallées. On pourrait se croire au bord d'un rempart. Je me suis assis sur le muret d'enceinte. J'étais seul et le suis resté longtemps. Puis un vieux chien est apparu, qui regardait çà et là d'un air désabusé, furetant, reniflant, levant quelquefois la patte, mais

sans conviction. Je l'appelle : étonné, il me répond de son moignon de queue; je recommence : oh! cette fois, il se hisse sur le mur, s'approche, s'arrête, déteint, efflanqué, longue figure aux yeux tristes, mais tendres, qui me regardent. Je lui ai dit : « bonjour »; il est venu contre moi. Je lui ai dit que je le tenais pour un bon chien (ce qui n'est pas fréquent) et même pour l'un des meilleurs que j'eusse rencontrés; là-dessus, il a posé le museau sur mes genoux. Cependant il tremblait. Je lui ai dit alors que chacun de nous était seul, mais qu'ensemble nous l'étions un peu moins. Si je ne l'ai dit, il l'a deviné et, se soulevant, il a posé les pattes sur mon épaule, et m'a deux fois léché le menton de sa vieille langue râpeuse, baveuse, douce...

Rentrons à la Messuguière. Il me semble que je peux tenter d'écrire (et de vivre).

Un jour que je traversais le boulevard Saint-Germain, je fus abordé par une jeune fille, qui me demanda très poliment où se trouvaient les éditions Gallimard. « Les éd..., eh bien, vous prenez cette rue, vous tournez, vous... D'ailleurs venez avec moi, j'y vais aussi. » Elle m'a donc accompagné. C'était sans doute une étrangère, blonde, gentille, dans les vingt ou vingt-deux ans. Et comme par discrétion elle restait silencieuse, par politesse je l'ai interrogée : « Dans quel bureau de Gallimard allez-vous? — A *La Nouvelle Revue Française*. » Une coïncidence. Nous avons continué notre chemin. Puis j'ai demandé : « Et qui voulez-vous voir à la Revue? — Marcel Arland. » Curieux! Quelques pas encore (nous approchions) : « Je crois bien que c'est moi, ai-je murmuré. — Je le crois aussi. » Et tous deux de rire : cela devenait amusant? Nous avons

gagné le bureau de la Revue, où je l'ai fait asseoir à son aise.

« Et alors? Je vous écoute... » Alors elle était italienne, préparait un diplôme et désirait de moi quelques renseignements. Par exemple avait-elle raison de penser que dans tel de mes livres...? Et quelles étaient mes sources? Ne pouvait-on me reconnaître en quelques-uns de mes personnages? Ce genre de questions me gêne toujours un peu, bien qu'il me semble qu'on parle d'un autre. Mais elle m'écoutait si gentiment, tandis qu'elle prenait des notes sur son calepin, que, bon, je m'en suis à peu près tiré. Après quoi je l'ai interrogée à mon tour; elle m'a parlé de ses professeurs, de ses amis, de ses parents, de ses projets. Nous étions très détendus; de sorte que pour l'en remercier, comme elle se disposait à partir, j'ai cherché quelque mot qui ne fût pas de seule convenance : « Je vous souhaite de vivre chaque jour au moins une heure. » Elle m'a répondu en souriant : « Oh! c'est beaucoup... » Elle n'était point sotte, la fille.

J'ai souvent l'impression de me tenir devant un monde où je ne peux entrer. Il m'est de plus en plus mystérieux et nécessaire. Sans doute, je l'ai connu quelquefois, moins par mérite que par faveur,

et reconnu, à ma délivrance, pour le monde de la vraie vie. Hors de là, c'est le malaise des faux-semblants et l'angoisse de la solitude.

Si je me plais à rencontrer un jeune couple d'amoureux, c'est que je les sens tout proches de cette vie véritable. Il se peut que d'autres la trouvent dans l'action ou le danger, d'autres dans l'innocence ou la foi. D'ailleurs elle ne saurait se passer d'innocence et d'amour, ni même de foi, fût-ce quand elle nous vient d'un visage, d'un rire, d'un cri d'oiseau ou d'une œuvre.

Je ne fais pas d'écrire un métier, moins encore un passe-temps. Je comprends qu'on puisse le faire, bien sûr; mais à chacun sa pente et ses raisons. J'écris pour saluer ce monde dont je parle, pour communier dans son essence et dégager ses formes harmonieuses. Quant au monde de chaque jour : ses problèmes et ses maux, je ne les oublie pas; ils sont les miens, et c'est en écrivant selon ma nature et mes dispositions que je crois surtout le servir. J'essaie donc d'écrire au plus proche de moi-même et de mon souffle, d'épouser un rythme intérieur, élans et ruptures, dont il me faut composer un accord. Je sais que cette harmonie est provisoire et que demain je ne la connaîtrai plus; mais que d'autres, en me lisant, la reconnaissent et s'y retrouvent, me voici un peu justifié.

Et puis il y a de nos jours tant de tumultes, de proclamations, d'œuvres savantes et de recherches, que l'on peut bien excuser cette sorte d'écriture à mi-voix.

J'écris donc, après une année de silence, et d'abord cela ne m'a point semblé facile. Ce ne l'est jamais, sans doute, fût-ce quand il s'agit d'une fiction que j'ai longtemps portée, dont j'ai vu se préciser peu à peu les thèmes et les personnages, jusqu'à l'heure où je me reconnais le droit de l'entreprendre. Eh bien, c'est toujours une aventure, et me voilà comme un novice, qui ne sait comment atteindre ce qu'il avait cru posséder. C'est parfois long. Mais que vienne l'instant où je ne me trouve plus séparé, où je peux vivre dans mes héros comme ils vivent par moi : je leur fais confiance; nous sommes les compagnons de l'aventure. — Aujourd'hui où je ne parle que de moi et voudrais parler sans mensonge, je n'attends rien que des choses, ou du ciel. Je m'y ouvre, je les interroge; il peut arriver qu'ils me devancent. A défaut d'une aventure, c'est de nouveau une excellente compagnie.

nrf